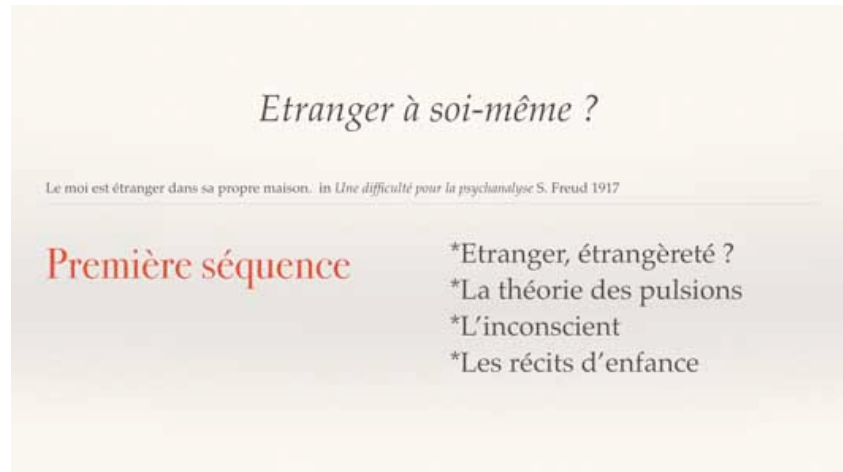


## ÉTRANGER À SOI-MÊME ?

*Joëlle Molina. 6 décembre 2016. 18h30. UPA. L'étrange et l'étranger.*

### séquence 1/3



### Mémoire et étrangèreté

L'idée des thèmes proposée par l'Université Populaire me plaît beaucoup, car l'existence d'un « thème » permet de regarder des choses même connues sous un angle nouveau.

Les thèmes choisis, ces deux dernières années, m'ont permis de mettre la psychanalyse en question sous un angle que je n'aurais pas envisagé sans eux.

J'avais choisi l'année dernière de tenter de montrer comment la psychanalyse posait la question de la mémoire, et j'avais proposé une réflexion sur les approches comparées des neurosciences et de la psychanalyse. J'avais pu vous faire partager, du moins je l'espère, mon admiration pour le film de Nurith Aviv Poétique du Cerveau. Ce film montrait bien que les nouvelles découvertes de l'imagerie cérébrale n'étaient pas en contradiction avec la clinique psychanalytique.

Cette année je vais me demander avec vous ce que signifie pour le psychanalyste « être étranger à soi-même ». Il y a un lien entre le thème de l'année dernière, la mémoire et celui de cette année, l'étrange et l'étranger.

Non seulement la mémoire et l'idée d'être étranger à soi-même sont liées, mais ces deux idées, une fois mises ensemble sont au cœur même du travail de l'analyste et de la théorie analytique.

### Différents points de vue

Nous allons être ensemble aujourd'hui pendant 1h et demi et mardi prochain pendant trois heures.

J'ai demandé ces deux temps, parce que je souhaitais pouvoir donner une voix à plusieurs points de vue sur ce même sujet.

Aujourd'hui, j'aborderai la question du point de vue psychanalytique et la semaine prochaine, nous pourrons entendre plusieurs autres points de vue sur notre sujet.

J'ai donc demandé de l'aide à d'autres, certains n'interviendront pas directement mais m'ont aidée à préparer ce que je vais vous présenter et d'autres interviendront en personne, je leur poserai des questions et ils y répondront. Chacun donnera un éclairage particulier sur le sujet qui va nous occuper, ce seront des points de vue différents du mien et qui sont là pour enrichir notre questionnement.

Car il s'agit d'un questionnement. Comment peut-on se poser la question de cette étrangeté à nous-mêmes qu'il nous est arrivé à tous d'éprouver d'une manière ou d'une autre ?

C'est une richesse de l'Université populaire, la possibilité de cet échange, et toutes les personnes à qui j'ai demandé de participer à cette petite aventure ont été partantes.

Donc je vais déjà remercier Anouk Bartolini, Jean Robert Alcaras, Christine Voisin, Claude Soutif et Madira Sardancourt.

Chacun interviendra la semaine prochaine pour enrichir notre questionnement. Je dirai à la fin de la séquence d'aujourd'hui comment.

Muriel Damon m'a aidée de ses connaissances du sujet d'un point de vue philosophique. Jacopo Pasquali m'a aidée par sa connaissance de l'italien et François Riether par sa connaissance de l'allemand qui est comme chacun sait la langue dans laquelle a écrit Freud.

Je les remercie aussi tous les trois.

### **Le sentiment d'être étranger à soi-même**

Se sentir étranger à soi-même est avant tout une expérience, on peut imaginer alors que c'est un sentiment partagé par tous. Il peut être ponctuel ou quasi permanent.

C'est une impression subjective pour laquelle, en français, le langage commun a des expressions, presque des formules toutes faites.

Je ne me reconnais plus

Cela ne me ressemble pas

Je ne me comprends plus

Ce n'est vraiment pas de moi

Je ne suis plus moi-même

qui sont des expressions banales comme l'est encore celui qui en colère dit

Je suis hors de moi

Quand les autres s'en aperçoivent et disent

Il ou elle a le diable au corps.

Il ou elle est envoutée ou possédée, c'est plutôt elle d'ailleurs !

Elle ou il ne s'appartient plus

L'idée de la folie n'est pas loin.

La folie juxte l'idée de se perdre soi-même comme étant soi-même ou comme se sentant être soi-même.

Car le fou, dans l'acception courante, est avant tout celui qui n'a plus la maîtrise de lui-même.

Chacun hésite à révéler publiquement ces sentiments d'étrangèreté à soi-même, alors que ces sentiments sont disons monnaie courante et que nous les éprouvons tous à un moment ou à un autre de nos vies.

### **Le point de vue psychanalytique**

Cette semaine, je vais essayer d'explicitier le point de vue psychanalytique sur cette question. C'est la semaine prochaine que nous engagerons un échange avec tous les amis intervenants que j'ai déjà nommés.

Donc les questions :

Comment les analystes envisagent-ils le fait de pouvoir se sentir étranger à soi-même ? Quelles théories proposent-ils pour expliquer cela ? On devine que nous allons parler de l'inconscient dans le sens où l'entendait Freud. Mais surtout, nous allons voir comment cette notion remet en question l'idée d'un moi qui obéirait à l'équivalence moi = conscience tel que formulée par le cogito cartésien.

Sur ce sujet, la psychanalyse touche à des questions de philosophie.

Nous allons voir que la psychanalyse permet de concevoir un moi divisé. On pourrait peut-être dire un être divisé en moi et je. Ce « je » dont parlait Rimbaud quand il affirmait « Je est un autre ». Notez que Rimbaud ne dit pas Moi, je suis un autre, ce qui ne voudrait plus dire du tout la même chose.

En fait, autant Rimbaud que la psychanalyse nous disent, tu te crois toi-même être toi un individu entier, un tout, mais ce n'est pas si simple, tu as une conception de toi-même erronée.

Bien sûr, je le répète le point de vue psychanalytique n'est qu'un des points de vue possibles parmi bien d'autres, le point de vue philosophique, le point de vue religieux, le point de vue des artistes et des créateurs, le point de vue d'une culture différente de la notre qui aurait une autre conception du moi différente etc...

Nous n'épuiserons bien sûr pas le sujet et bien sûr vous comprenez que je ne serais pas parvenue à aborder moi seule tous ces aspects.

En m'intéressant à tous ces aspects, je ne sortirai tout de même pas vraiment du champ de la psychanalyse.

Freud a analysé à plusieurs reprises des phénomènes d'étrangèreté à soi-même qui étaient considérés comme relevant du religieux. Il analyse par exemple une névrose diabolique au XVIIe siècle, il s'agit en fait d'un cas de possession.

Et souvent, Freud s'est aidé de l'art ou de la littérature pour enrichir ses approches théoriques. Freud se disait l'élève des poètes, des romanciers, nouvellistes surtout et des artistes.

Ceux là permettaient d'accéder à cette part étrange de nous mêmes ou étrangère à la plupart d'entre nous. L'art est pour Freud, au même titre que les rêves ou la mythologie, un moyen d'exploration du psychisme humain.

C'est à dire, que la psychanalyse se nourrit de textes littéraires ou religieux et que la littérature et la religion sont questionnées par l'approche psychanalytique.

(Le cinéma est aujourd'hui inclus dans le champ de ces études. La technique du flash back permet une construction de récits montrant clairement l'effet du passé sur le présent des personnages.)

Pour donner quelques exemples :

Freud a analysé le fameux mythe d'Œdipe à partir de l'Œdipe Roi de Sophocle en 1897

Il s'est intéressé au théâtre de Shakespeare, à Hamlet, au Roi Lear au Marchand de Venise ou à Macbeth, tout au long de sa vie.

Il a commenté des nouvelles comme La Gradiva de Jensen en 1907 et Le marchand de sable en 1915 ce conte d'Hoffman qui a donné lieu à cet écrit sur *L'inquiétante étrangeté, Das Unheimliche* dont nous ont parlé Philippe Mengue et Hervé Castanet.

Il s'est intéressé aussi à des auteurs contemporains comme Stephan Zweig avec qui il a entretenu une correspondance suivie ou à Dostoïevski sur qui il a écrit Dostoïevski et le parricide en 1928.

Il trouvait dans la littérature de quoi étayer ses théories du fonctionnement psychique et en même temps, Freud voulait percer le secret de la croyance religieuse et aussi celui de l'inspiration artistique.

Vaste entreprise comme vous voyez.

Jacques Lacan l'a suivi en cela, mais tous deux avaient été précédés par les médecins de la Pitié Salpêtrière, c'est à dire l'équipe du professeur Charcot. Je vous en ai souvent parlé les années précédentes.



Il s'agissait à cette époque de faire entrer le religieux dans le champ des études scientifiques.

Puisque, pour expliquer l'hystérie, l'hypothèse diabolique n'était plus crédible, pas plus d'ailleurs que l'hypothèse divine, qu'en était-il pour une psychologie scientifique des phénomènes comme la possession ou l'extase ? Voilà quelle était la préoccupation des médecins de l'époque.

Petit intermède : un extrait d'un sketch de Raymond Devos qui nous en apprend lui aussi assez long. On sait aussi que Freud s'est intéressé au mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient, en fait, Freud mettait son nez partout.

<https://youtu.be/7VjiplocCp8>

Ce que j'aime dans ce petit sketch, c'est qu'il montre comment la relation à soi-même a un effet sur la relation que nous avons aux autres et inversement. Je ne vais pas en faire une analyse plus poussée. Laissons résonner l'histoire.

Donc commençons par la psychanalyse.

Je vais partir d'un texte assez simple de Freud, écrit en 1917. Une difficulté pour la psychanalyse. C'est un moment où Freud tente de mieux faire connaître la psychanalyse en Europe. Cet article est écrit pour une revue hongroise. Il faudrait traduire en fait, « une difficulté que rencontre la psychanalyse » car dans ce texte Freud nous parle des difficultés que les psychanalystes rencontrent pour faire entendre et comprendre leur discipline.

### **Une difficulté pour la psychanalyse 1917.**

Freud l'affirme déjà en 1917, la psychanalyse n'est pas une chose qui attire la sympathie.

Pourquoi donc ? Pourquoi la psychanalyse n'attire-t-elle pas la sympathie ?

Vous voyez que le problème n'est pas neuf.

Et bien, Freud affirme que cette difficulté que rencontre la psychanalyse n'est pas d'ordre intellectuelle, la psychanalyse nous dit-il est tout à fait accessible à la compréhension intellectuelle de tout un chacun, en fait, la difficulté que rencontre la psychanalyse pour se faire admettre comme nouvelle discipline est d'ordre affectif.

Je le cite :

« Je commencerai par dire que je n'entends pas parler d'une difficulté intellectuelle, ni de quelque chose qui rende la psychanalyse inaccessible à l'intelligence de celui auquel elle s'adresse (auditeur ou lecteur), mais d'une difficulté affective, de quelque chose par quoi la psychanalyse s'aliène la sympathie de l'auditeur ou du lecteur et qui rend celui-ci moins enclin à lui accorder intérêt et crédit. Ainsi qu'on peut le voir, ces deux difficultés aboutissent au même résultat. Qui

n'éprouve pas assez de sympathie pour une chose ne sait pas non plus la comprendre aussi aisément. »

Quelle explication Freud donne-t-il de cette antipathie par rapport à la psychanalyse. Ne vous inquiétez pas, nous allons nous retrouver bientôt dans le vif de notre sujet, comment peut-on être étranger à soi-même ?

Pour le moment suivons Freud dans ce texte écrit il y a juste 100 ans ; Que nous dit Freud, donc. Il dit ceci :

La recherche scientifique a fait subir à l'humanité déjà deux vexations et la psychanalyse est la troisième.

(Vous voyez déjà que cela confirme ce que je vous disais tout à l'heure : Freud inscrit la psychanalyse dans le monde des sciences, au moins dans la recherche scientifique telle qu'elle se concevait à la fin du XIXe siècle et au début du XXe. C'est à dire dans un temps où certains affirmaient que Dieu était mort et qu'il fallait bien s'en passer pour expliquer le monde et même Dieu lui-même. La psychanalyse fait à ce moment entrer les croyances dans le champ de la recherche scientifique de l'époque, mais, je l'ai déjà dit elle n'a pas été la première à le faire, les psychiatres de la Pitié Salpêtrière l'avait précédée. Nous verrons cela dans notre discussion avec Anouk à propos de Sainte Thérèse d'Avila la semaine prochaine.)

### trois humiliations : drei Kränkungen

- ❖ Humiliation cosmologique : Copernic
- ❖ Humiliation biologique : Darwin
- ❖ Humiliation psychologique : Freud

DONC revenons au texte de Freud de 1917 :

La recherche scientifique donc a fait subir trois Kränkungen au narcissisme de l'humanité, c'est à dire à son amour propre.

Il s'agit de schwere Kränkungen. Schwere signifiant lourd et pénible, dure aussi. Comment traduire Kränkung.

Kränkung signifie affront, insulte ou offense.

Kränkung est comme on le voit plus qu'une simple vexation

Certains traducteurs traduisent Kränkung par humiliation.

Avec la psychanalyse, la recherche scientifique humilie ou offense donc gravement pour la troisième fois les êtres appartenant à l'humanité.

Quelles sont ces trois vexations, humiliation, offenses, « schwere Kränkungen » et comment la psychanalyse est-t-elle une troisième vexation pour l'amour propre de l'humanité, notre narcissisme universel nous dit Freud.

Voici

La première vexation est infligée par Copernic lorsqu'il fut reconnu de manière universelle que la Terre n'était pas le centre de l'univers.

C'était la vexation cosmologique.

La deuxième vexation a été infligée par l'évolutionnisme de Charles Darwin qui affirme que l'homme est lui-même issu de la série animale.

(« L'homme nous dit Freud, avait creusé un fossé entre leur essence (l'essence des animaux) et la sienne. Il dénia aux animaux la raison et s'attribua une âme immortelle, alléguait une origine divine élevée, qui permit de rompre le lien de communauté avec le règne animal. »

La découverte de Darwin renouait ce lien. Vous voyez encore, la rupture du lien entre dieu et les humains.)

Ce fut la vexation biologique.

La troisième vexation est de nature psychologique.

Voici ce que nous en dit Freud, voici comment il décrit l'origine de cette vexation.

L'homme se croyait maître de lui-même ou en tous les cas, capable d'y parvenir.

*« L'homme .... se sent souverain dans son âme propre. (Freud dit Seele, qui peut être traduit par âme mais qui n'a pas la connotation religieuse quasiment exclusive que le mot âme a en français, Seele est entre spirituel et psychique)..... Sa perception interne, la conscience, tient le moi au courant de tous les processus importants, qui se passent dans les rouages psychiques, et la volonté, guidée par ces informations, exécute ce que le moi ordonne, modifie ce qui voudrait s'accomplir de manière autonome. »*

Dans les meilleurs des cas, tout se passe plutôt ainsi. Notre volonté ou notre vouloir contrôle la situation.

Mais

*« Dans certaines maladies et, de fait, justement dans les névroses, que nous étudions, il en est autrement. Le moi se sent mal à l'aise, il touche aux limites de sa puissance en sa propre maison, l'âme. Des pensées surgissent subitement dont on ne sait d'où elles viennent ; on n'est pas non plus capable de les chasser. **Ces hôtes étrangers** semblent même être plus forts que ceux qui sont soumis au moi; ils résistent à toutes les forces de la volonté qui ont déjà fait leurs preuves, restent insensibles à une réfutation logique, ils ne sont pas touchés par l'affirmation contraire*

*de la réalité. Ou bien il survient des impulsions qui semblent provenir **d'une personne étrangère**, si bien que le moi les renie, mais il s'en effraie cependant et il est obligé de prendre des précautions contre elles. Le moi se dit que c'est là une maladie, une **invasion étrangère** et il redouble de vigilance, mais il ne peut comprendre pourquoi il se sent si **étrangement** frappé d'impuissance. »*

Nous voilà donc dans notre sujet. Vous voyez que Freud pose la psychanalyse comme une exploration de ce qui paraît être étranger à soi-même, de ce que nous ne pouvons reconnaître comme notre.

Cette sensation, cette impression que quelque chose nous arrive venant d'un hôte étranger à nous mêmes qui aurait pris possession de nous et serait plus fort que notre volonté est la manière dont nous vivons certaines de nos maladies psychiques.

En plus de nous paraître étrangers à nous mêmes, ces étranges manifestations, ces symptômes, se révèlent être plus fort que nous, et notre volonté n'y peut rien ou pas grand chose.

En fait, pour tout dire, et on le voit dans cette petite introduction freudienne à la psychanalyse, cette question de l'étrangèreté à soi-même, recouvre pratiquement tout le champ de la psychanalyse.

Que quelque chose de nous mêmes nous paraisse étranger, paraisse ne pas vraiment nous appartenir c'est finalement ce qui nous fait aller demander de l'aide.

Nous voulons être débarrassés de ce qui nous empêche de vivre ou tout au moins de vivre heureux. Nous n'y arrivons pas tous seuls et surtout notre volonté n'y suffit plus.

Quand nous reconnaissons cette étrangèreté à nous-mêmes, nous avons encore une chance de guérir de nos symptômes.

Je ne vais pas utiliser de cas cliniques, mais vous montrer un extrait d'un film d'Hitchcock.

Hitchcock donne une idée assez précise de la constitution du symptôme dans Pas de Printemps pour Marnie.

Une jeune femme qui a tué un client de sa mère prostituée avec un tisonnier alors qu'elle avait seulement cinq ans, a oublié le drame et en a gardé une phobie de la couleur rouge, en même temps que divers désordres comme une propension à voler d'énormes sommes d'argent dans les coffres de ses employeurs et un refus de tout rapport amoureux. Plusieurs intrigues d'Hitchcock sont construites en utilisant la psychanalyse comme élément de suspens. La levée du refoulement permettant à la fois la levée du mystère et la disparition des symptômes. En général un happy end.

Voici un petit extrait de Pas de printemps pour Marnie.

<https://youtu.be/HUqj1t3Ndk0>

(Là c'est l'amoureux de Marnie qui va jouer les docteurs Freud mais en général comme l'écrit Foucault malicieusement dans son Histoire de la sexualité, certains vont utiliser des oreilles en location, c'est ainsi que Foucault parle de la fonction des psychanalystes dans notre société !)



## **étrangeté étrangèreté**

Bon ! revenons au texte de Freud.

Evidemment, le texte de Freud est traduit de l'allemand, nous avons grâce à la magie d'internet la possibilité de trouver le texte original en allemand et nous pouvons nous demander si le vocable « étranger » en français correspond à ce qui a été traduit du texte freudien.

Je vais d'abord faire une petite digression autour des mots français étrange et étranger. Je ne vais pas donner de définition, mais comparer les notions dans différentes langues et mettre ainsi en évidence des manières de penser un peu différentes selon que notre langue maternelle est celle-ci ou celle là. François Riether et Jacopo Pasquali et d'autres m'ont aidée à cela.

Le fait de passer d'une langue à l'autre n'est pas seulement tenter d'adopter une manière de penser qui nous serait étrangère, mais c'est aussi une manière de démultiplier les points de vue, d'enrichir une notion dans notre propre langue. En faisant cette gymnastique entre les langues, on comprend alors qu'entre le mot et ce qu'il désigne, il n'y a jamais d'adéquation parfaite, il reste toujours du jeu, du jeu dans les deux sens du terme, ce avec quoi on peut jouer, et ce qui ne permet pas à deux pièces mécaniques de rouler sans accroc.

### ***Mallarmé***

Comme l'écrivait Mallarmé (qui a grandement inspiré Jacques Lacan, y compris quant au style), s'il y avait adéquation parfaite entre les mots et ce qu'ils désignent, il n'y aurait qu'une seule langue. Et cette langue dirait à tout coup la vérité. Alors plus de poésie possible sans ce jeu.

« Les langues sont imparfaites en cela que plusieurs, manque la suprême.

Si cette langue suprême existait, les mots se trouveraient par une frappe unique, être matériellement la vérité. »

Comme preuve de l'imperfection des langues, il donnait l'exemple des mots jour et nuit et il trouvait au mot jour un timbre plus obscur qu'au mot nuit. Ce n'est pas faux.

Pour Mallarmé, la poésie était là pour disait-il, rémunérer le défaut des langues.

### ***Je vais interroger ainsi les deux mots de notre thème : étrange et étranger***

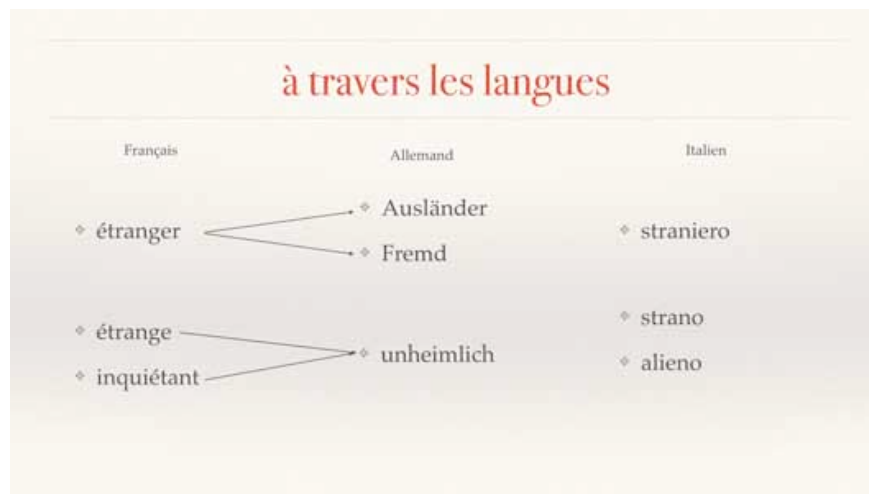
Vous remarquerez : étrange donne étrangeté, mais étranger ne donne pas étrangèreté.

Le mot étrangèreté est un néologisme. Il appartient au titre d'un livre cosigné de Finkelkraut, de Renaud Camus et Emmanuel Carrère. Le mot est censé témoigner de l'amour de l'étranger.

Mais on le trouve aussi chez Michael Edwards un auteur bilingue anglais-français qui considère cette navigation entre deux langues comme une aubaine, il nomme cette aubaine l'étrangèreté.

Je vais donc utiliser le mot étrangèreté, qui me permet de ne pas répéter sans cesse l'expression : sentiment d'être étranger.

Dans l'histoire de notre langue, quelles relations entretiennent donc l'étrange et l'étranger ?



En français les mots étranger et étrange se jouxtent, ils ont la même étymologie et viennent du latin *extraneus*.

Le latin *extraneus* veut dire *étranger* et *du dehors*.

En vieux français, Le mot *étrange*, en fait *estrange* ou *estraigne* veut dire d'abord *étranger*.

La Fontaine, au XVIIe siècle donc, l'utilise encore en ce sens.

*“Peu de nos chants, peu de nos vers, Par un encens flatteur, amusent l'univers Et se font écouter des nations étrangères”, [La Fontaine, Fabl. XII, 23]*

Ces vers sont tirés du Renard anglais.

Le renard anglais est dédié à une dame anglaise, Madame Harvey.

Il s'agit des nations étrangères, ici plus particulièrement l'Angleterre.

Puis les deux sens se séparent, et Littré le dictionnaire du milieu du XIXe siècle indique encore pour premier sens d'étrange : étranger, mais, dit Littré dans un usage maintenant vieilli.

Nous avons totalement oublié ce premier sens d'étrange signifiant étranger et c'est maintenant le mot étrange avec son sens de « bizarre » qui donne sa tonalité au mot étranger.

Les deux mots restent en contiguité, ce qui fait que lorsque nous parlons en français, étranger jouxte plutôt étrange que extérieur : l'étymologie *extérieur*, le latin *extraneus* est quasiment oubliée.

*étranger* parle plus d'*étrangeté* que d'*extraterritorialité*.

Ce qui fait que la langue française nous incite à considérer et admettre qu'un étranger puisse nous paraître étrange de manière presque obligatoire.

C'est un peu la même chose en italien, (et là je remercie Jacopo Pasquali) on dit *strano* pour étrange et *straniero* pour étranger, mais les mots ayant gardé leur s initial, la notion d'extérieur reste tout de même un peu plus présente qu'en français.

Mais on a aussi *estraneo* qui veut dire qui n'appartient pas, à la famille, à un groupe.

Mais aussi *alieno* qui évoque l'alien, c'est à dire *l'extraterrestre*.

Alors, l'italien "alieno" en tant que substantif signifie surtout extraterrestre ou bien celui qui n'appartient pas à la terre ou à un certain pays.

*Alieno* évoque le français *aliéné* qui n'a rien à voir avec les extraterrestres. Aliéné est en français synonyme de fou, dans le sens de habité par quelque chose qui le dépasse. C'est finalement proche de possédé mais sans le diable. (Les psychiatres du XIXe s'appelaient les aliénistes)

Bon, vous voyez toutes les nuances.

Alors, qu'en est-il alors de l'étranger et de l'étrange en allemand.

Eh bien les deux notions sont séparées, les mots pour désigner l'étranger et l'étrange n'ont pas d'assonance et ne renvoient pas l'un à l'autre par cette parenté phonique.

étrange se dit « unheimlich » et étranger « Fremd »

A partir du mot « Fremd » on a le mot « Fremdheit » qui indique le caractère étranger.

Quelque chose comme l'étrangèreté donc.

Mais les sens ne sont pas totalement séparés tout de même.

Ce n'est que dans un sens second que Fremd (l'étranger) finit par juxter l'étrange.

Voilà ce que m'a indiqué François Riether, enfin une petite partie seulement.

L'allemand (comme l'anglais) distingue soigneusement étranger au sens de "d'un autre pays" (Ausländer en allemand, foreigner en anglais), d'étranger au sens subjectif de "qui m'est différent, inconnu" (stranger en anglais). C'est cette idée qu'exprime l'allemand "fremd" qui selon le contexte, peut être traduit par étranger, par inconnu ou bien par étrange bizarre singulier.

Tout ceci vaut aussi pour "Fremdheit", substantif dérivé de fremd : caractère étranger, étrangeté, singularité.

"L'Étranger" de Camus est traduit par "der Fremde" (the Stranger").

En allemand, donc la notion d'étranger « Ausländer » renvoie plutôt à *extérieur*, elle est distinguée de l'impression subjective que quelque chose ou quelqu'un vous soit étranger, inconnu ou étrange.

Dans Fremdheit il y a donc l'idée d'une étrangèreté subjective.

C'est ce mot Fremd qu'utilise Freud dans le paragraphe que je viens de vous lire.

Revenons en à Freud et à ce petit paragraphe.

Donc, quand Freud parle des hôtes étrangers, des impulsions qui semblent provenir d'une personne étrangère, il parle non pas de Ausländer, mais de Fremd. Ce sont des phénomènes qui renvoient au sentiment subjectif qu'ils sont étrangers.

Je rappelle que pour nous le mot étranger contient à la fois le sens de Ausländer et de Fremd.

Nous n'avons qu'un mot, là où l'allemand ou l'anglais en ont deux.

Je reprends donc en soulignant l'utilisation par Freud de cette notion d'étranger, Fremd dans son texte.

On voit qu'il insiste énormément.

Je vous montre le texte.

« Dans certaines maladies et, de fait, justement dans les névroses, que nous étudions, il en est autrement. *Le moi se sent mal à l'aise, il touche aux limites de sa puissance en sa propre maison, l'âme.* Des pensées surgissent subitement dont on ne sait d'où elles viennent ; on n'est pas non plus capable de les chasser. **Ces hôtes étrangers** (*Fremden Gäste*) semblent même être plus forts que ceux qui sont soumis au moi; ils résistent à toutes les forces de la volonté qui ont déjà fait leurs preuves, restent insensibles à une réfutation logique, ils ne sont pas touchés par l'affirmation contraire de la réalité. Ou bien *il survient des impulsions qui semblent provenir d'une personne étrangère* (*Impulse die wie eines Fremden sind*), si bien que le moi les renie, mais il s'en effraie cependant et il est obligé de prendre des précautions contre elles. *Le moi se dit que c'est là une maladie, une invasion étrangère* (*eine Fremde invasion*) et il redouble de vigilance, mais il ne peut comprendre pourquoi il se sent si **étrangement** (*seltsam*) frappé d'impuissance. »

(Freud écrit *seltsam* et non *unheimlich*)

Freud se situe là du point de vue du névrosé qui ne trouve pas d'explication à ce qui lui arrive et de plus, il refuse ce qui lui arrive mais ne peut pas lutter contre.

Freud fait ce qu'on appelle en médecine, une observation clinique. Freud fait une observation clinique de ce malaise du moi confronté à ces situations ou ces souffrances qui lui échappent totalement.

Voilà, nous dit Freud, la situation est celle là, c'est ce que les personnes qui viennent nous consulter ou qui souffrent nous disent.

Elles ne s'appartiennent plus totalement.

C'est tout de même une expérience qu'à des degrés divers chacun a pu faire.

Cela va des cigarettes qu'on ne peut pas s'empêcher de fumer alors qu'on a décidé d'arrêter, à la vérification de la fermeture de la porte qu'on sait pourtant avoir bien fermé, aux angoisses diverses qui arrivent sans crier gare, aux peurs qui persistent après un accident alors qu'on est en sécurité, jusqu'au délire ou à la crise d'hystérie ou crise de nerfs, ou bien à ce qu'on appelle aujourd'hui la crise de tétanie et qu'on appelait autrefois spasmophilie, en passant par la violence qu'un parent peut faire subir à son enfant par exemple et qu'il justifie par des nécessités éducatives, voire de la panne sexuelle dont nous a parlé Hervé Castanet dans son cours sur l'inquiétante étrangeté ...

D'ailleurs, Freud en affirmant que chacun a pu faire à des degrés divers cette expérience bouleverse totalement la conception de la folie et de la maladie mentale qui avait cours à son époque. On a vulgarisé cela en disant : nous sommes tous des

névrosés. Mais c'est bien sûr excessif. Nous sommes tous plus ou moins des névrosés. Ou nous avons tous plus ou moins un petit grain.

Pour le psychanalyste, la séparation entre le normal et le fou ne disparaît pas complètement, mais n'est plus aussi étanche et surtout elle ne passe pas entre moi le normal et l'autre fou, mais en chacun existe une part d'étrangeté ou de folie.

Il y a des points de passage, des zones de passage.

Le fou n'est plus l'autre, celui qui était enchaîné dans l'asile d'aliéné, ou attaché à un arbre pendant la crise de folie.

Je ne sais pas si on peut vraiment parler de tout cela au passé. Je vous montrerai peut-être si on a le temps la prochaine fois, des images qui donnent la preuve du contraire. Bon passons.

C'est l'essentiel du message de la psychanalyse, ce qui tout de même inquiète beaucoup, si le fou n'est pas forcément un autre totalement et structurellement ou génétiquement différent, chacun de nous peut être concerné par la folie.

Freud poursuit alors son propos dans Difficultés de la psychanalyse

Vous vous souvenez que la psychanalyse était la troisième humiliation que la science fait subir à l'humanité, c'est du moins ce que pense Freud mettant ainsi la psychanalyse au même niveau que la cosmologie de Copernic, la théorie de l'évolution de Darwin.

« La psychanalyse... entreprend d'élucider ces cas de maladies étranges (là Freud utilise le mot *unheimlich*, celui de l'inquiétante étrangeté), {la psychanalyse} se lance dans des investigations minutieuses et de longue haleine, elle élabore des concepts utiles et des hypothèses scientifiques »

(Vous voyez que Freud insiste sur l'idée de la construction d'une approche scientifique de la maladie mentale) . Cela peut se discuter bien sûr mais le fait est là, Freud veut construire une science du psychisme humain, c'est à dire une compréhension qui n'aurait pas besoin de l'hypothèse divine ni non plus de diableries, mais pas plus des idées des aliénistes sur la dégénérescence. Car à l'époque de Freud les aliénistes, pensent que les fous sont des dégénérés.

Et la psychanalyse peut finalement dire au moi :

« Rien d'étranger n'est entré en toi ; c'est une partie de ta propre vie psychique qui s'est dérobée à ta connaissance et à la domination de ta volonté. C'est pourquoi tu es si faible pour te défendre ; tu combats avec une partie de tes forces contre l'autre partie ; tu ne peux pas mobiliser toutes tes forces comme contre un ennemi extérieur. »

On pourrait supposer alors que quelque chose de soi s'est détaché de soi et est devenu indépendant de soi-même.

Une sorte d'étranger de l'intérieur, un alien si quelqu'un se souvient du film.

Mais Freud poursuit :

« Ce n'est même pas la part la plus mauvaise de tes forces psychiques qui s'est opposée à toi et est devenue indépendante de toi. »

Et impitoyable, Freud ajoute :

"Die Schuld liegt an dir selbst"

Cette expression est diversement traduite.

« La responsabilité {de cette situation} je dois te dire, t'en incombe entièrement. »

« La faute, je dois te dire, en revient à toi »

L'allemand dit Schuld qui est tantôt traduit par faute, tantôt par responsabilité.

François Riether propose la traduction plus familière tu n'as qu'à t'en prendre à toi-même.

Et il me fait remarquer que Schuld dans son sens premier signifie la dette, au sens figuré signifie à la fois faute, culpabilité et responsabilité, contrairement au français qui distingue très soigneusement les trois notions. On se souvient de responsable mais pas coupable.

Vous voyez bien que dans cette traduction familière : tu n'as qu'à t'en prendre à toi même, ou il faut t'en prendre à toi-même, on est passé de l'idée de l'aliénation à celle d'être soi même responsable de ce qui arrive.

On le voit, c'est bien moins confortable et peut-être pour utiliser un terme d'un usage si fréquent chez nos contemporains, cela peut être culpabilisant. Mais c'est avant tout responsabilisant et finalement moins désespérant puisque nous allons y pouvoir finalement quelque chose. Vous voyez venir l'histoire maintenant connue quoique décriée, l'inconscient, le refoulement, la levée du refoulement par la remémoration dans le dispositif de la cure et grâce au transfert.

Donc Freud nous dit : eh bien à ces choses qui vous paraissent étranges, vous avez votre part de responsabilité, ou si on veut encore le dire autrement : vous y êtes pour quelque chose.

Qui est plus engageant que « tu n'as qu'à t'en prendre à toi-même. »

Nous en arrivons à un paradoxe, vous comprenez, à cette part qui échappe totalement à notre volonté, qui nous paraît totalement étrangère à nous mêmes, eh bien, Freud nous dit que nous y sommes pour quelque chose.

C'est à ce moment que Freud introduit la dimension de l'histoire singulière de chacun.

Il continue à nous parler directement, à s'adresser à chacun de nous.

C'est une figure de style bien sûr. Je crois que cela s'appelle l'énullage.

Une figure de style destinée à attirer l'attention du lecteur. Ce passage au tutoiement.

Que dit Freud à son lecteur :

« Tu as cru que tu pouvais faire de tes pulsions sexuelles ce que tu voulais, que tu n'avais pas besoin de faire le moindre cas de leurs intentions. Alors elles se sont révoltées et ont suivi leurs propres voies obscures pour échapper à leur suppression... Par quelles routes ont-elles alors cheminé, cela tu ne l'as pas su. C'est seulement le résultat de ce travail, le symptôme que tu ressens comme souffrance qui est parvenu à se faire connaître de toi.

Tu ne le reconnais pas alors comme un rejeton de tes propres pulsions réprouvées et tu ne sais pas qu'il s'agit de leur satisfaction substitutive »

Freud utilise ici le mot Ersatzbefriedigung. Ersatz de satisfaction.

Une sorte de pulsion canadary. Ce qu'est la margarine au beurre les œufs de lump au caviar.

Voilà la pulsion sexuelle supprimée va se transformer à notre insu en symptôme qui est un Ersatz de satisfaction de la pulsion.

En clair, l'angoisse, je veux dire plus généralement le symptôme serait un ersatz de satisfaction de la pulsion sexuelle à laquelle il a fallu renoncer.

Ce que nous dit donc Freud, c'est que le symptôme ne peut pas être supprimé si facilement, car il a une fonction essentielle, il a une fonction de satisfaction de la pulsion. Donc il ne se laisse pas supprimer si facilement, il peut par exemple se déplacer ou se métamorphoser.

Freud écrit en 1915 Pulsions et destin des pulsions. Le renversement de la pulsion en son contraire est bien connu, qui transforme l'amour en haine et bien plus rarement la haine en amour.

Heureusement un des destins des pulsions est la sublimation. Mais nous verrons cela la semaine prochaine avec l'histoire magnifique de Thérèse d'Avila.

Cette histoire de pulsion est centrale pour la psychanalyse avec les enfants.

Qu'est-ce donc que cette histoire de pulsion ?

## **Pulsion ?**

Mais que sont les pulsions, de quoi s'agit-il quand on parle de pulsion.

En allemand, Freud dit Triebe, qui veut dire poussée. Pulsion au 19<sup>e</sup> siècle signifie lui aussi poussée. Voici l'exemple donné dans le Littré qui bien sûr ne mentionne pas le sens psychanalytique et devenu aujourd'hui commun de pulsion.

## **Pulsion**

(pul-sion) s. f.

Ancien terme didactique. Action de pousser. "La substance du feu, entrant dans l'intérieur d'un corps quelconque, le dilate en poussant en tous sens ses parties ; or cette pulsion...." [Voltaire, Phil. Newt. II, 3]

Le feu qui entre dans un corps quelconque, c'est facile à transposer en feu du désir. Ainsi, le feu du désir entre dans un corps quelconque et le dilate en poussant en tous sens...

Freud nous dit que le feu du désir n'entre pas dans le corps, mais qu'il est une exigence du corps lui-même. L'exigence des pulsions de conservation de soi-même ou de conservation de l'espèce.

Freud dit bien Hunger und Liebe, il ne dit pas sexualité, il dit Liebe qui veut dire amour.

Freud adopte donc cette distinction pour la psychanalyse, tout au moins en 1917 alors qu'il écrit « Une difficulté pour la psychanalyse ».

Il distingue les pulsions d'autoconservation, des pulsions chargées de la conservation de l'espèce. Il appelle la pulsion sexuelle, libido.

Les pulsions de conservation du moi, sont quelque chose d'analogue à la faim, mais aussi à la volonté de puissance par exemple elles sont en lien avec le narcissisme, c'est à dire l'amour de soi.

Je cite :

« Il arrive en effet chez l'homme que les exigences des pulsions sexuelles, qui débordent de fait largement l'individu, apparaissent au moi comme un danger qui menace son autoconservation ou l'estime qu'il a de soi. Alors le moi se met sur la défensive, il refuse aux pulsions sexuelles la satisfaction souhaitée, et les contraint aux détours d'une satisfaction substitutive qui vient au jour comme symptômes nerveux. »

Voilà, pour Freud, la pulsion c'est cela. Le ça et les pulsions c'est un peu la même histoire.

Notez qu'il ne l'appelle pas instinct, comme on dirait instinct de survie.

Ce serait quelque chose qui pourrait faire penser à l'instinct, mais que Freud appelle pulsion, parce qu'instinct est un concept utilisé chez les animaux et qu'il est considéré comme inné.

L'instinct des animaux est inné, mais surtout immuable.

Les êtres humains sont eux aussi soumis à ces pulsions qui sont apparentés à l'instinct de survie par exemple, qui ont le même caractère impératif, mais ces pulsions sont modulables, sont prises dans des négociations et des conflits avec le surmoi, le moi tente d'arbitrer ces conflits.

Les pulsions sexuelles nous dit Freud ont ceci de particulier qu'elles sont, à son avis, le facteur le plus important pour la compréhension des pathologies névrotiques.

Freud dans ce texte progressivement introduit tout un nouveau vocabulaire qui est en fait les bases de sa théorie de l'inconscient.

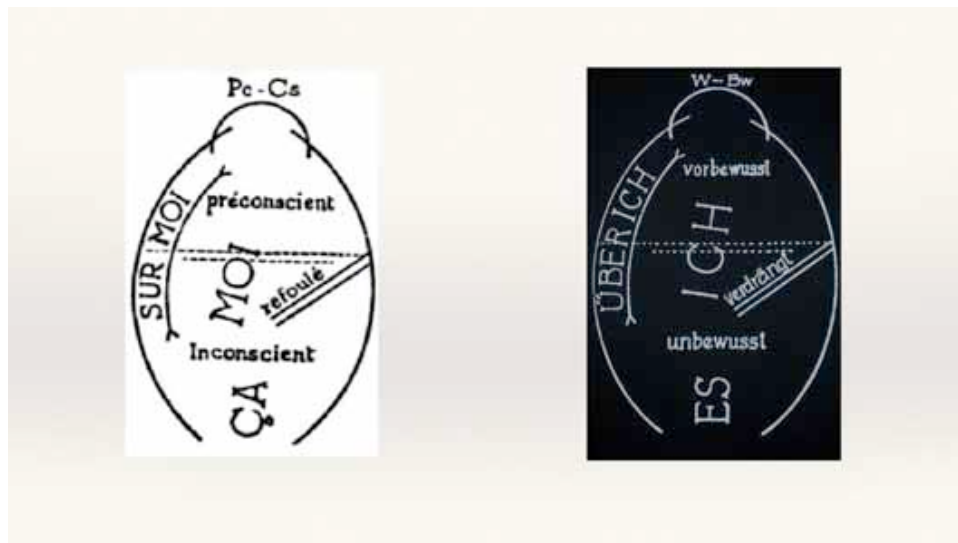
Ce n'est que plus tard que Freud proposera sa théorie de la sublimation : comme autre devenir de la pulsion. La pulsion, nous dit Freud ne devient pas forcément un symptôme gênant, elle peut aussi être sublimée et servir à la réalisation sociale de chacun.

Nous verrons aussi cela avec Anouk et Thérèse d'Avila, mais aussi avec Christine Voisin et le Duende de Garcia Llorca.



## L'inconscient

On se souvient du schéma freudien tentant de représenter une topologie du psychisme.



L'inconscient freudien est cette structure qui permet de comprendre comment et pourquoi les symptômes que nous éprouvons nous restent totalement étrangers dans le sens d'énigmatiques, nous n'y comprenons rien, ils semblent s'être emparés de nous à notre insu et y loger sans que nous puissions les déloger.

Que s'est-il donc passé pour qu'il en soit ainsi ?

« Tu as cru pouvoir faire de tes pulsions sexuelles ce que tu voulais, tu as cru que tu n'avais pas à faire le moindre cas de leurs intentions. Alors elles se sont révoltées et ont suivi leur propre voie obscure pour échapper à leur suppression, elles se sont faites entendre d'une manière qui ne te convient pas. Tu ne sais même pas par où elles ont cheminé. Et maintenant le symptôme est le résultat de ce travail (de la pulsion), ce symptôme tu le ressens comme une souffrance et il parvient ainsi à ta conscience.

Le symptôme que nous considérons comme un élément étranger qui nous gouverne maintenant est en fait le résultat d'un travail psychique qui est une sorte de combat intérieur entre les différentes instances de l'âme, Freud dit Seele, qui je l'ai dit, signifierait plus psychique que âme.

C'est une création dont nous n'avons pas eu conscience et que nous n'avons pas faite sciemment.

Freud en vient à développer la dernière hypothèse qui pourrait permettre que tous ces phénomènes se produisent à l'insu de la personne qui en souffre.

Vous l'avez deviné, c'est la notion d'inconscient.

Voici comment Freud présente cette histoire.

Freud affirme que nous faisons une autre erreur. Quelle est cette erreur ?

Voilà, nous dit Freud ,

« Le psychique ne coïncide pas en toi avec le conscient : qu'une chose se passe dans ton âme ou que tu en sois de plus averti, voilà qui n'est pas la même chose. A l'ordinaire, J'en conviens, le service d'information fait à ta conscience peut suffire à tes besoins. Tu peux te bercer de l'illusion que tu apprends tout ce qui est le plus important. Mais dans bien des cas, par exemple à l'occasion de l'un de ces conflits instinctuels, il te fait faux bond... dans tous les cas, ces renseignements de ta conscience sont incomplets et souvent peu sûrs ; bien souvent encore il se trouve que tu n'es informé des événements que lorsqu'ils sont accomplis et que tu n'y peux plus rien changer. Qui pourrait, même lorsque tu n'es pas malade, estimer tout ce qui se meut dans ton âme dont tu ne sais rien ou sur quoi tu es faussement renseigné? Tu te comportes comme un monarque absolu qui se contente des informations que lui donnent les hauts dignitaires de la cour et qui ne descend pas vers le peuple pour entendre sa voix. Rentre en toi-même profondément et apprends d'abord à te connaître, alors tu comprendras pourquoi tu vas tomber malade, et peut-être éviteras-tu de le devenir. »

Il poursuit :

« \_La vie instinctive de la sexualité ne saurait être complètement domptée en nous et les processus psychiques sont en eux-mêmes inconscients, et ils ne deviennent accessibles et subordonnés au moi que par une perception incomplète et incertaine. Le *moi n'est pas maître dans sa propre maison*. C'est la troisième humiliation de l'amour-propre humain, je l'appellerai la *psychologique*. *Quoi d'étonnant alors à ce que le moi n'accorde pas ses faveurs à la psychanalyse et refuse opiniâtrement d'avoir foi en elle!* »

Voilà, pour la psychanalyse le moi, notre moi, ce que nous croyons être tout nous même, n'est plus au centre, n'est pas non plus une base solide, n'est pas un axe indestructible. Il y a en nous une part qui nous échappe toujours, quoique nous fassions, même et y compris après des années de psychanalyse, c'est ce que nous dit Freud, aujourd'hui on dirait que structurellement, quelque chose de nous échappe toujours à notre conscience, eh bien c'est simple, c'est l'inconscient. Mais cet inconscient se manifeste tout de même à nous de diverses manières. Et la première manière qu'il a de se manifester est ce sentiment d'étrangèreté à nous-mêmes qu'il nous arrive à tous d'éprouver.

Voilà donc comment la psychanalyse conçoit cette sensation d'étrangèreté à nous mêmes que, du moins je l'imagine, car il doit y avoir des exceptions, chacun de nous a pu éprouver à un moment ou à un autre de sa vie.

C'est une étrangèreté constitutionnelle, on pourrait dire structurelle, un fait de structure.

On comprend comment cette question est la grande affaire de la psychanalyse, comme on l'a vu l'année dernière l'était aussi la question de la mémoire à laquelle elle est liée.

Nous avons vu l'année dernière que la mémoire pour le psychanalyste n'était pas la mémoire d'apprentissage comme disent les cognitivistes, pas plus la mémoire des

Mémoires et des biographies des historiens, pas non plus la mémoire précise des faits qu'il faut avoir pour répondre à une enquête de police, mais une mémoire qui inclut la mémoire des pulsions, d'autres disent des émotions (ce n'est pas tout à fait pareil), une mémoire qui dit « je », une mémoire subjective, une mémoire qui a un corps et pas seulement le corps d'aujourd'hui mais un corps qui a été celui du fœtus dans le ventre de sa mère, celui du nourrisson, de l'enfant, de l'adolescent, etc... Une mémoire prise dans les plaisirs et les traumatismes de la vie. Une mémoire qui a son siège dans le cerveau, dans la matière neuronale du cerveau certes, mais seulement si on admet que le cerveau est en lien avec les corps des désirs et des plaisirs, et aussi la vie de relation avec soi-même et autrui, une mémoire prise dans le langage et qui admettrait que la parole puisse avoir des effets sur la pensée ainsi que sur le corps.

Il est aujourd'hui tout à fait courant de concevoir qu'un adulte soit fait aussi des souvenirs affectifs, émotionnels, la psychanalyse y ajoute pulsionnels de l'enfant qui est en lui.

Si aujourd'hui, les histoires subjectives d'enfance sont un des sujets de prédilection de la littérature, cela n'a pas toujours été le cas.

L'intérêt pour l'histoire infantile est très récent et nous est aujourd'hui très familier au point que nous avons le sentiment que cet intérêt a toujours existé.

Finalement, pour la psychanalyse, ce qui nous paraît étranger à nous mêmes est le plus souvent l'enfant qui subsiste dans l'adulte que nous sommes devenus.

C'est peut-être plus cette idée que celle de la sexualité qui a été la grande innovation de la psychanalyse. Elles sont bien sûr liées puisqu'il s'est agi de reconnaître une sexualité infantile.

Je dirais plutôt qu'il s'est agi de reconnaître le corps de plaisir de l'enfant. Freud avait fini par dire l'Eros qu'il opposait à Thanatos.

Mais comment se fait-il que ce qu'on appelle aujourd'hui la sexualité infantile ait été à ce point oubliée.

Aujourd'hui, les observations d'enfants en bas âge remplissent les magazines et les livres de guidance parentale. Dolto a lancé cette affaire dans les années 70. D'abord en 67 de manière anonyme et ensuite en 1976, dans l'émission *Lorsque l'enfant paraît*.

<https://youtu.be/PCm1U6eef3Y>

Jusqu'au milieu du XIXe siècle, les observations d'enfants en bas âge sont très rares (du moins à ma connaissance). Aussi, l'observation de Louis XIII enfant faite par son médecin Heroard est un document très précieux.

L'historien Philippe Arès, auteur de *L'enfant et la vie familiale sous l'ancien régime* en fait un commentaire très intéressant. « Ce texte, nous dit Philippe Arès est pour nous absolument sidérant. Il nous permet de mesurer l'absence complète du sentiment moderne de l'enfance dans les dernières années du XVIe siècle. »

*le 12 Août – éveillé à 8 heures, il appelle Mademoiselle Bethouzay et lui dit : Zezay, ma guillery fait le pont levis ; le vélà levé, le véla baissé. c'est qu'il la levait et la baissait... le 27 août – à 8 h et demi, dévêtu et fort gai. Monsieur lui dis-je (c'est le médecin du roi, Héroard qui parle), vous n'avez pas de guillery ; il répond « eh, la vela –t-i pas, gaiement en la soulevant du doigt. Mis au lit, il s'assied sur son chevet et se joue à sa guillery.*

Le sexe de l'enfant est un jeu entre lui et les adultes qui l'entourent. Il s'agit d'une observation et on ne sait pas ce que le jeune Louis XIII aurait en pu dire lui-même.

Pour Philippe Arès, l'idée d'une innocence des enfants est une construction qui commence à la fin du XVIe siècle.

D'après Philippe Arès, les conceptions vont changer ensuite et il en fait une analyse tout à fait passionnante dans le chapitre de son livre intitulé de « l'impudeur à l'innocence ».

« Cette absence de réserve vis à vis des enfants, cette façon de les associer à des plaisanteries qui brodent autour de thèmes sexuels nous surprend. Liberté de langage, et plus encore audace des gestes, attouchements dont on imagine aisément ce que dirait un psychanalyste moderne » Et Arès d'ajouter, « ce psychanalyste aurait tort ! » et d'invoquer les variations des mentalités selon les sociétés et les milieux. Vaste débat que nous n'avons pas le temps d'aborder ici.

Les privautés des adultes envers les enfants sont aussi racontées par Rousseau dans ses Confessions. Rousseau y raconte aussi le lien entre privautés et châtiments corporels. Nous sommes donc dans la deuxième moitié du XVIIIe.

On se souvient du fameux texte sur la fessée de mademoiselle Lambercier que nous a lu Christine Voisin l'année dernière.

Je vais vous proposer en comparaison le texte d'un contemporain de Freud dans la Vienne du début du XXe siècle.

Voici comment Stephan Zweig décrit l'éducation dans la Vienne de la fin du XIXe, mentionnant que les classes populaires elles-aussi se sont trouvées comme contaminées par ces méthodes éducatives, et que ce n'était pas l'apanage de la seule bourgeoisie.

*Bien élevée était alors pour une jeune fille synonyme d'étrangère à la vie – et beaucoup de femmes de ce temps le sont demeurées toute leur vie.*

*Notre époque écrit Stephan Zweig dans le Monde d'hier, inventa un singulier compromis, elle borna la morale non pas à interdire au jeune homme de vivre sa vie sexuelle, mais à exiger de lui qu'il s'acquittât de cette fâcheuse affaire d'une manière qui ne se fit pas remarquer. Si l'on ne pouvait bannir la sexualité du monde, du moins ne devait-elle pas être visible dans la société bien réglée de ce temps. Ainsi, par une convention tacite, tout cet embarrassant complexe de questions n'était traité ni à l'école, ni dans la famille, ni en public et on étouffait tout ce qui pouvait y faire songer.*

*Pour nous qui savons depuis Freud qu'en cherchant à refouler hors de la conscience des instincts naturels on les renvoie dangereusement dans le subconscient, il est aujourd'hui aisé de sourire de l'ignorance qu'attestait cette technique naïve de dissimulation.*

*C'est cette morale du silence et de la dissimulation déloyale, qui a pesé sur notre jeunesse ainsi qu'un cauchemar.*

Nous reprendrons la semaine prochaine cette question des récits subjectifs d'enfance avec Saint Augustin et Thérèse d'Avila.

Car, grâce à cette réflexion que j'ai faite autour de ce thème, je me suis aperçue que Augustin et Thérèse d'Avila avaient fait un récit de leur enfance fort intéressant, en même temps qu'ils s'étaient posés la question de l'étrangèreté à soi-même.

Pour conclure provisoirement :

Si l'enfant que nous avons été est pour la psychanalyse ce qui nous donne ce sentiment d'étrangèreté à nous-mêmes, on comprend que la remémoration et le réexamen de nos sentiments d'enfants par l'adulte que nous sommes devenus puisse nous réconcilier avec ce qui nous paraît aujourd'hui étranger à nous-mêmes.

Donc la prochaine fois :

Je vais aussi grâce à l'aide de tous mes amis déjà nommés tenter de juxtaposer, pour vous laisser les comparer, l'approche psychanalytique avec d'autres approches. A chacun la même question a été posée comment comprendre cette énigme de l'étrangèreté à soi-même.

Ainsi, **Anouk Bartolini** nous parlera de l'étrangèreté à soi-même décrite par Sainte Thérèse d'Avila et nous nous interrogerons sur les points communs entre hystériques, possédées et mystiques. Je proposerai un texte de Saint Augustin sur soi-même comme énigme, et **Jean Robert Alcaras** nous dira la manière dont Hannah Arendt reprend cette question de Saint Augustin et y apporte une réponse philosophique pour le XXe Siècle exsangue. A partir d'un film des frères Coen, j'évoquerai le « Dybouk » ce défunt qui s'empare du corps d'une personne vivante en s'y installant et **Christine Voisin** nous parlera de cet autre qui semble étranger et d'où vient l'inspiration artistique en nous parlant du « Duende » cher à Garcia Llorca, j'évoquerai la question de l'image inconsciente du corps et de la mêmeté d'être, et **Claude Soutif** nous dira comment le corps peut être vécu comme un étranger à soi-même lorsqu'il est pris dans les soins médicaux, pour finir, pour décentrer encore plus le sujet, je poserai des questions à **Madira Sardancourt** sur la manière de se concevoir soi-même dans la culture hindou, peut-on penser un soi-même en Inde et comment le pense-t-on ? Voir notre question sous l'angle d'une culture issue d'une autre tradition, éclairera peut-être les avancées ou les impasses de notre réflexion.

Je vous remercie.